

THÉÂTRE
NATIONAL
DE LA
COLLINE

du 26 janvier au 27 février 2005
Grand Théâtre

e

un roman-dit

e

un roman-dit

texte **Daniel Danis**

mise en scène **Alain Françon**

scénographie **Jacques Gabel**

costumes **Patrice Cauchetier**

maquillages, masques **Dominique Colladant**

lumière **Joël Hourbeigt**

univers sonore **Gabriel Scotti et Vincent Haenni**

conseil chorégraphique **Caroline Marcadé**

dramaturgie **Guillaume Lévêque**

conception des accessoires **Philippe Plancoulaine**

avec

Stéphanie Béghain Dodue Doyenne, Juvénile, Noiraude

Yoann Blanc Gros-Bec, Juvénile

Fred Cacheux Archer trois, Garde frontalier un, Juvénile, Quenoëls, Guerrier Azzédien

Éric Challier Métis, J'il

Gilles David Blackburn, le Tonic-o-caboche

Valérie de Dietrich Femme de l'archer un, Hèbelle, Gardienne de prison, Métisse, la Tonic-o-caboche, Guerrier Azzédien

Pierre-Félix Gravière Archer deux, J'il 12

Perrine Guffroy Jeune fille, Garde frontalière deux, une Azzédienne, Juvénile, un Négociateur, Guerrier Azzédien

David Léon Métis, Nounourse, Juvénile, Guerrier Azzédien, un Négociateur

Guillaume Lévêque Archer un, Métis à la calotte, Rhinos, Juvénile, Guerrier Azzédien

Julie Pilod Soleil, la Didascalienne

Gilles Privat Dadagobert

Caroline Proust une Métisse, une Métisse gantée, Juvénile, Romane

Catherine Vinatier une Azzédienne, LaDite Anne, le Soldat du Contre-Monde

durée 2h20 sans entracte

e, écrit entre 1998 et 2004, a paru à L'Arche Éditeur en 2005.

Une captation radiophonique d'une version de **e** a été mise en ondes par Blandine Masson et diffusée sur France Culture le 4 juillet 2004.

directeur technique Daniel Touloumet
directeur technique adjoint Gilles Maréchal
régie **Alain Dufourg**
chef opérateur son et vidéo Jean-Marie Bourdat
régie son **Sylvère Caton**
chef électricien André Racle
chef électricien adjoint Stéphane Hochart
régie lumière **Thierry Le Duff**
électriciens **Pascal Lévesque**, Olivier Mage, **Stéphane Touche**, Gildas Roudaut,
Fabrice Van Lierde, Nicolas Zúrav
chef machiniste Yannick Loyzance
chef machiniste adjoint **William Leclerc**
machinistes **Thierry Bastier**, **Marjan Bernacik**, **Jonathan Donag**, Youri Duval,
Jérémy Ebel, Christian Félipé, Guy La Posta, **Paul Millet**, David Nahmany, Roland
Reine, Harry Toi, Pierre Vitez, **Marie Wild**
chef habilleuse Sonia Constantin
habilleuses **Isabelle Flosi**, **Laurence Le Coz**, Sophie Seynaeve
chef accessoiriste Georges Fiore
accessoiristes **Isabelle Imbert**, **Kristelle Paré**
suivi maquillages et masques **Frédéric Balmer**
animations mécaniques **Fabien Tuizat**
secrétariat technique Fatima Deboucha

construction décors Atelier Devineau et
Atelier de construction du Théâtre National de la Colline
chef constructeur Jean-Pierre Croquet
constructeur Nicolas Jacquard
fabrication des costumes Atelier Caraco

production Théâtre National de la Colline avec le soutien du Conseil des arts et
des lettres du Québec et du Conseil des arts du Canada et de l'Association Française
d'Action Artistique, Ministère des affaires étrangères.

Daniel Danis est auteur associé au Théâtre National de la Colline.

e

un roman-dit

Une population civile est en exode, chassée par des militaires. Quand les nouveaux arrivants parviennent au sommet de la montagne, un enfant naît : J'il, fils du roi Dadagobert, porté à bout de bras comme un sauveur. Il vient d'éteindre une bombe-anneau larguée par un avion chasseur. L'enfant a régurgité le lait dont il est gorgé sur les 8888 flammes de l'incendie.

L'Organisation de la Défense Internationale des Petits Peuples (ODIPP) octroie à la communauté un territoire de chasse et de pêche, placé sous la juridiction de Blackburn, le maire de la ville qui le jouxte. Contraint de partager son territoire, Blackburn concède aux désignés Métis l'aménagement d'habitats temporaires. Le groupe demeure en paix sur son territoire d'emprunt jusqu'aux douze ans de J'il.

Dans la forêt, J'il surprend les ébats de son père, Dadagobert, avec Hébelle, femme du maire. Nounourse, fils d'Hébelle et de Blackburn, observe la scène. Pour le réduire au silence, J'il, archer prodige, l'atteint d'une flèche mortelle. Les Métis ayant défié l'interdit de bâtir, Blackburn, en représailles, condamne J'il à purger douze années dans la prison des juvéniles. Quand J'il sort, il a appris, dans la douleur, à lire et à écrire.

L'ODIPP a réorganisé le territoire. À son retour, J'il découvre que la terre temporaire est devenue un pays. Le conflit s'ouvre à nouveau quand Dadagobert joue son territoire aux cartes avec Blackburn. Blackburn revendique son gain et les Métis organisent le rapt d'une figure qu'ils croient échangeable : Romane Langanière, fille bâtarde de Dadagobert et de Hébelle. Blackburn l'a fait interner dans la maison des Toxic-o-caboches après lui avoir brûlé le corps et le visage.

Le rapt a lieu. Le maire refuse la monnaie d'échange. C'est alors que naît la « guerre humide » où l'on tire des flèches qui décérébralisent l'adversaire tandis que d'autres sont encirés avec du miel d'abeille.

J'il, devenu chef d'escouade, s'interroge : Criminel, suis-je encore un sauveur ? Porteur de la paix au terme de la guerre ? Quelle paix ? Comment faire pour arrêter la guerre ?

Il s'est épris de Romane, qui lui donne des jumeaux, Jadis et Demain, au moment où la communauté voudrait l'exclure. Romane remet à J'il un livre d'étoffe qu'elle a confectionné avec ses écrits de prison. En couverture, elle a brodé le titre : « Le corps de mon mond ». Lui révélant que c'est dans sa langue même qu'il trouvera les réponses, elle l'enjoint à cesser les combats. J'il comprend que le don de la terre est un cadeau empoisonné, tandis que les Métis veulent la poursuite de la guerre pour échapper à un nouvel exil.

Dans l'évocation d'un ultime duel, Blackburn tranche la tête du roi Dadagobert. Romane et les jumeaux sont pendus. J'il reprend le chemin de l'exode, avec la troisième enfant née de son union avec Romane. Arrachée à la destruction, elle est prénommée Soleil. Soleil, la Didascalienne, a entamé le récit et a la tâche d'achever de l'écrire.

De A à Z

Azzédiens

Sein-Azzède de Tableau est le nom que donnent les Métis de *e* à leur nouveau territoire, ainsi nommé de « A à Z » à partir du premier mot de J'il pour désigner le sein nourricier. D'où le nom de leur communauté, les Azzédiens.

Bec, bouche

Le gros-bec errant est un oiseau du Sud du Canada. Le bec, c'est aussi la bouche. La communauté des Métis représente 701 bouches à nourrir, dit Blackburn.

Gros-Bec, Quenoëils et Rhinos sont les trois camarades d'enfance de J'il. Dans le paysage imaginaire du roman de

J'il, ils recomposent un visage : la bouche, les yeux, le nez. « Quenoëils » est un mot québécois familier qui désigne les yeux lorsque l'on parle aux enfants.

Corps de mon mond, corps du monde

À chaque début d'équinoxe, le groupe des Métis rend hommage à ses origines et prononce un poème rituel : « ... *Qu'est-ce qui brille en permanence / bien qu'il demeure caché / comme un caillou plongé dans la mer primordiale ? / – Le corps de mon monde...* » (e, Tableau G, Diorama.) L'expression, « Le corps de mon mond », complétée du « e » dans la prière azzédienne, est celle que Romane a brodée en couverture du livre d'apprentissage de J'il. Le poème restitue une mémoire de l'imaginaire humain depuis l'avant naissance de la terre jusqu'à son parachèvement.

Didascalienne

Soleil, troisième enfant de J'il, épargnée par la destruction de la « guerre mémoricide », a charge de transmettre l'expérience de son père. Romane Langanière, femme sans visage, a communiqué à J'il le sens du langage. Devenue son langage intérieur, la « langue romane » pourrait avoir fait naître l'écriture pour que la Didascalienne assure la transmission orale du récit et en parachève l'écriture. (Voir **Roman.**)

e

Autour de l'énigme de la lettre e, la pièce s'est construite en trente-quatre tableaux. Vingt-cinq d'entre eux sont désignés par chacune des lettres de l'alphabet, à l'exception du e. Autour de sa disparition se recompose l'objet de la quête de J'il : le corps du monde.

Épopée

L'épopée est le récit poétique d'une action héroïque et merveilleuse. Le récit est ce qui la distingue de la tragédie et ce qu'elle a de commun avec l'histoire ; le récit poétique, c'est-à-dire orné de fictions est ce qui la distingue de celle-ci ; l'action héroïque est ce qui la distingue des petits poèmes et

du roman, dont le fond est toujours une historiette ou une intrigue amoureuse. L'action merveilleuse est ce qui la caractérise essentiellement. (*Poétique française*, P., Deterville, 1804.)

Forêt, tragédie forestière

D'un exode à l'autre, le roman forestier de J'il, à la manière d'une chanson de geste, rapporte le récit imaginaire des Azzédiens, groupe de Métis en transfert de territoire : tragédie forestière où le récit poétique se mêle au merveilleux et à l'action héroïque. Toute ressemblance avec des situations et des personnages existants est évidemment fortuite...

Gesta, Chanson de Geste

La chanson de geste est la première forme littéraire profane écrite en langue française. Forme médiévale de l'épopée latine, elle est également la transposition dans le monde guerrier des récits hagiographiques des siècles précédents. C'est une forme littéraire de l'acte, comme le souligne le terme de *geste*, qui vient du pluriel neutre latin *gesta* signifiant *actions*, et par extension *hauts faits*, *exploits*. Le terme de *chanson* et le syntagme « chanter de geste » mettent en évidence le caractère oral de textes qui étaient en général chantés ou psalmodiés par des jongleurs, et leur caractère musical (chaque chanson avait sa mélodie). Ces longs poèmes narratifs chantés célèbrent les exploits guerriers de héros, en général des chevaliers français devenus des personnages de légende. Les événements narrés remontent à plusieurs siècles (fin VIII^e-X^e siècles), mais sont interprétés à la lumière de luttes contemporaines. Le thème récurrent de la croisade est prétexte à l'exaltation de la vaillance guerrière, de la prouesse, sur un arrière-plan mythique de combats surhumains et de descriptions fabuleuses. (Site gallica.bnf.fr)

Humide, guerre humide

Il n'y a pas véritablement d'actes de guerre dans la pièce. On les raconte, comme si chacun des éléments du texte composait une métaphore du corps du héros, de la guerre et de l'univers

Cela procède d'une « imaginerie ». La Dodue Doyenne : « *Vous ne savez pas jusqu'où profondément la guerre peut nous enfoncer. Une guerre humaine, c'est toujours humide. Très humide et l'humidité, ça te ronge les os* » (e, fin du Tableau P). On pense aux tranchées humides et boueuses de la Grande Guerre. Jalonnée par le feu, la guerre est humide parce qu'elle concerne le corps, l'humidité et la chaleur du corps, les sécrétions des corps vivants ou cadavériques, l'humidité de la bouche, la langue, lieu humide d'où provient la parole. (Voir **Tableau Q.**)

In-Monde

Le champ lexical du roman-dit e développe de multiples variantes autour du mot « monde ». L'« in-Monde » est celui d'avant la naissance. Le « Pour-Monde » est le monde intérieur de l'individu. L'« Autre-Monde », le « Contre-Monde », le « Monde d'À Côté » (ou « Terre d'À Côté ») désignent le territoire qu'abordent les exilés, devenant territoire d'emprunt et territoire ennemi. La zone de « Non-Monde » est le lieu intermédiaire où les exilés séjournent avant que l'ODIPP ne leur octroie officiellement une part de territoire. Ce « Monde-Ci » ou « Monde d'Ici-Là » est le monde de l'expérience terrestre de J'il par opposition au « Nouveau Monde » dont la re-création est l'objet de sa quête, également nommé « Monde de paix ». J'il est ainsi désigné par son père à sa naissance : il doit devenir un « Monde de paix ». L'« Ancien-Monde » est à la fois celui dont viennent les exilés et celui dans lequel ils ont pénétré, qu'ils ont investi et qui a produit la guerre puis l'horizon d'un nouvel exil ; il s'oppose au « Nouveau Monde » rêvé par J'il et sa communauté. Enfin l'expression « donner un monde » signifie « donner naissance ». (Voir **Naissance.**)

J'il

J'il est une métaphore de l'individu en guerre avec lui-même. Entre archaïsme et civilisation, l'événement en lui est un questionnement. Il se demande comment arrêter une guerre qu'il a lui-même mise en marche, son territoire intérieur est

en chamaille : une expérience individuelle, celle du « je » et du « il » se déployant pour rechercher ce qu'est « être civil ». Dans son poème final, il rapporte la connaissance universelle à la matière – la pierre – comme si lui-même faisait partie de la sédimentation de l'univers. Son désir ultime s'exprime par ces mots : « Habitez-moi dans l'allégresse. »

Tableau K

À la suite d'exercices militaires, on reconnaît J'il comme chef de l'armée azzèdienne par la seule apparence de son visage au repos. Il sait que son visage peut cacher, sous les traits de sa gentillesse, ceux d'un criminel – il a tué le fils de Blackburn pour sauver son père. À ce moment de l'alphabet de la connaissance, il ne sait pas encore jusqu'à quel point l'alternance entre la gentillesse et la guerre est troublante, pas plus qu'il n'a pris conscience que les allers retours entre la vie et la mort peuvent mener droit dans l'œil des fous. Comment échapper à cette condition des hommes qui entraîne leur corps et leur pensée dans la monstruosité pour devenir parfois de meilleurs humains ?

Langue romane

La période qualifiée de Moyen Âge est celle de la naissance de la littérature française. Elle voit le jour à la fin du IX^e siècle, date des tout premiers textes littéraires en langue romane. (Voir **Roman.**)

Métis

À la frontière du territoire du maire Blackburn, les nouveaux arrivants ne sont « ni un peuple, ni une race », mais « une racaille de Métis ». Tout juste tolérés en contrebas de son territoire par décision de l'ODIPP, aucun droit à la construction de bâtiments ne leur est octroyé. De tradition orale, la communauté des Métis ne connaît pas l'écriture, ironise encore Blackburn. HISTORIQUE (Canada) : Les Métis sont d'ascendance indienne d'Amérique du Nord et

européenne. Le groupe le plus connu est celui des Métis de l'Ouest et du Nord-Ouest, centré au départ sur la rivière rouge. En 1869-1870, menés par Louis Riel, les Métis se soulevèrent, tentant d'accéder à l'autonomie politique. Après l'échec du soulèvement et l'arrivée de nombreux colons européens, les Métis ont migré vers l'ouest et le nord, se propageant dans la Saskatchewan, l'Alberta, la Colombie britannique et les Territoires du Nord-Ouest. (Encyclopædia Universalis, article *culture, Canada*).

Naissance

D'un exode à l'autre, quatre naissances rythment la chronologie guerrière du roman-dit. Il commence avec celle de J'il, « l'héroïque nouveau-né » appelé à créer un « monde de paix » (premier tableau : Fresque I). Au tableau S, en pleine terreur de guerre, Romane « vient d'aboutir de deux mondes », les jumeaux, garçon et fille, que J'il nomme Jadis et Demain. Au tableau X, Romane accouche d'une troisième enfant, engendrée au retour de combat dans un geste viol de J'il, tout habillé de sang comme s'il allait naître. « *Que ma fille encore innommée soit tout un monde de paix !* », dit-il, avant de la nommer Soleil, « *fille de ma langue / notre espérance* » (avant-dernier tableau : Fresque II). Dans le cours de la geste, une autre naissance a eu lieu, demeurée secrète, celle de Romane, issue de l'adultère de Dadagobert et Hébelle, et dont l'union incestueuse avec J'il ne lui est révélée qu'à la fin du roman (Fresque II).

Oiseau

Gros-Bec raconte qu'enfant il croyait être un oiseau. Cette imagination lui avait insufflé l'invention de la danse de l'allégresse, qui consiste à s'élever à un demi mètre du sol et flotter en suspension dans l'air. La danse de l'allégresse est devenu un rite de la communauté des Métis. Or, pendant l'absence de J'il dans la maison de redressement, Gros-Bec a vu un ours tué par une flèche manger ses propres viscères :

expérience d'une immense déception. Depuis, il se demande comment en lui peuvent vivre conjointement deux êtres : « une sorte d'oiseau et un chirurgien »...

Paix, monde de paix

Voir **I** (*In-monde*) et **N** (*Naissance*).

Tableau Q

Alors qu'il a entraîné Sein-Azzède-de-Tableau dans le chaos après avoir commis une grave bétise lors d'une nuit au casino de la Terre d'À Côté, Dadagobert motive son fils à la guerre : « *J'il ne te laisse pas ramollir les testicules par une femme, il faut parfois travailler à la guerre pour gagner la paix.* » Blackburn et Dadagobert sont des « pères-maires ». Blackburn représente la rigueur, la loi, la ville, la sanction, alors que l'autre agit sans loi, sans morale, sans logique, avec désinvolture et bouffonnerie. Dadagobert est certainement l'enclencheur idéal de l'engrenage des événements. Paradoxe de notre pensée, les deux pères-maires parfois nous habitent, qui mêlent nos décisions entre logique et délinquance, sanction et bouffonnerie, civilisé et archaïsme.

Roman

En ancien français, le mot « roman » désigne la langue vulgaire, le français, par opposition au latin. L'expression « mettre en roman » apparaît vers 1150 pour désigner des récits adaptés des textes latins : elle décrit alors le choix d'une langue et une pratique, la traduction (*translatio*), qui est en général une adaptation plus ou moins éloignée. La langue vulgaire est d'abord utilisée pour des textes de nature hagiographique, mais très vite la fiction s'en empare. Le nouveau genre littéraire prend le nom de la langue qu'il utilise. Le sens usuel du terme « roman » demeure assez longtemps celui de « récit composé en français », même si Chrétien de Troyes substitue à l'expression « mettre en roman » celle de « faire un roman » qui met l'accent sur son activité créatrice. Aux XII^e et XIII^e

siècles [...], on continue de trouver en concurrence, pour désigner le genre romanesque, le mot « conte », qui en ancien français a le sens général de récit. En tout état de cause, le XII^e siècle est celui de l'invention du genre romanesque en langue française. (Site gallica.bnf.fr)

Souliers, Trilogie des Souliers

Il existe une correspondance entre trois de mes textes qui formerait une trilogie, partant de *Celle-là*, pour aller vers le *Chant du Dire-Dire* et s'achever avec *e*. Peut-être pourrais-je la nommer, *Trilogie des Souliers*, une chronique du temps sphérique ? Dans *Celle-là*, on trouve le père, figure céleste, la mère, figure destructrice qui donne naissance au fils : celui qui vit sur la terre. Une fiction cosmogonique a fait naître un être sur la terre, et cet être, à la fin, dit : « *C'est moi qui habite dans la petite maison du monde qui est mes souliers.* » Le personnage traverse l'expérience d'une naissance. Dans *Le Chant du Dire-Dire*, l'expérience est celle de l'apprentissage de la mort. Le chant relie trois figures formant un corps, Rock est la tête, William le corps, Fred-Gilles, les gestes, tandis que Noéma est l'âme. Vivant dans une demi société, ils imaginent qu'ils vont en réaliser une autre et racontent leur histoire « pour la suite du monde ». Dans *Celle-là*, le père vend des souliers, dans *e* Dadagobert est cordonnier, il grave sous le talon des souliers de son fils, l'empreinte de la lettre « e ». Le pied marque la prise en charge du sol, la légitimité de son appartenance à la terre. Le corps du monde que cherche J'il se manifeste dans une société, un territoire élargis. Les frontières se sont étendues. J'il connaît la naissance et la mort, et au terme de son expérience, il est prêt à faire face au monde. La langue, le tissage, les images, l'expérience transmise et les structures sont différents, mais les trois pièces sont traversées par l'expérience du « dire ». Avec *e*, j'ai imaginé que le roman n'appartenait plus seulement au livre. C'est un « roman à dire », pour que la parole ne soit pas figée, pour qu'elle circule.

Tabernacle

Tabarnaque : Prononciation populaire de « tabernacle ». Juron québécois le plus courant qui a donné naissance à un ethnonyme qui désignerait les Québécois par *los tabernacos*. Le Québec a été conquis par les armes en 1760 et définitivement annexé par l'Acte d'Union de 1840. Auprès des forces canado-britanniques, l'Église catholique a négocié la conservation de la langue et de la religion des francophones. Est-ce le corps religieux qui a sauvé la langue française au Québec ? Les historiens ne s'entendent pas sur ce point. Quoi qu'il en soit, l'indépendance d'esprit des Québécois les a préservés d'une soumission aveugle au pouvoir religieux et au gouvernement canadien représentant le conquérant britannique. Sacrer semble être une habitude québécoise ancienne, souvent assimilée au blasphème qui a toujours été vertement critiqué par l'Église qui reconnaissait ces jurons comme une offense, un péché véniel, car ils impliquent surtout le Christ, la Vierge, les saints sacrements, les saintes espèces et leurs dérivés lexicaux (Christ, *crisse*, Calice, *câlisse*, ciboire, *ciboire*, étole, *étole*, etc.) Ils peuvent être aussi constitués d'une suite qui est toujours reliée par la préposition « de » (*crisse de câlisse de ciboire de tabarnaque*). Le sacre suit habituellement une forte émotion qui déstabilise la personne qui parle.

Ustensiles

L'image des ustensiles de cuisine résume le paradoxe de la quête héroïque de J'il. Au premier tableau (Fresque I), le récit du premier exode évoque la ville renversée des exilés à l'aide de l'image de « maisons éventrées » et d'« ustensiles éparpillés ». Avant le tableau final, celui du nouvel exode, revient l'image de la maison éventrée et celle d'ustensiles « plantés dans le sol ». Étendards des soldats ennemis, les ustensiles de cuisine ont été plantés dans la terre nourricière dévastée. Ils sortent aussi de la terre nourricière comme préfiguration du nouveau monde que J'il, le héros « aux lèvres de fille », doit par sa bouche ré-enfanter.

Valise

« Tout ce que j'ai fait d'important pourrait tenir dans une petite valise », disait Marcel Duchamp (*Life*, avril 1952). En 1936, il commence la réalisation d'un « musée portatif » qui présenterait toutes ses oeuvres principales en modèle réduit. Après cinq ans de travail méticuleux paraît à Paris, le 1^{er} janvier 1941, la première *Boîte-en-valise*. Elle contient 69 reproductions, dont 3 véritables répliques miniatures de *readymades*. Duchamp assemble lui-même les 24 premiers exemplaires, ajoutant à chacun un original, comme le paysage séminal de la Boîte n° 12 ou les tifs et poils de la Boîte n° 13... À la manière de la « boîte-en-valise » de Duchamp, la valise noire de J'il, remplie de feuilles d'écritures (ses écrits « rêviques ») pourrait figurer la somme des savoirs acquis au cours de son expérience carcérale : une boîte du savoir et du temps. Au terme de l'épopée (tableau Z), J'il est en partance vers la prochaine ville, en compagnie de Noiraude, sa sœur forestière, qui tire un chariot rempli de bagages, de J'il 12, son double, marchant aux côtés de Soleil. Le corps de Romane est encore présent, elle tient dans ses mains le livre de J'il « Le corps de mon mond », et Jadis et Demain, c'est-à-dire le temps, sont invoqués. Au terme de l'épopée, c'est le corps-valise du monde recomposé de J'il qui traverse la scène vers la prochaine errance.

Wawaron

Le wawaron est l'intrus de cet abécédaire. Pourtant, au nord de la terre azzédienne, en amont de la rivière, il y a quelques lacs et marécages merveilleux. Un lac notamment qu'on ne peut oublier, il présente les deux formes d'étendue d'eau et se nomme « Lac aux Wawarons ». Les wawarons sont des batraciens plus gros et plus charnus que leur cousine, la grenouille. Son chant fait pâlir d'envie le trombone, son nom vocalise certaines notes de son chant. Si Wagner avait connu les wawarons, il aurait écrit l'Opéra des Marécages en langue germano-québécoise dont l'un des airs les plus connus porterait le titre de *Walkirie wawaronnienne* !

Yeux

Quand j'écris, je vois l'image avant de voir le mot. L'écriture ne naît que dans un rapport à l'expérience. Le corps est d'abord traversé d'images, qui se déposent et demeurent : une première image, une seconde, une troisième, verticalement ou par empilement, sédimentation qui produit un espace, un territoire, une terre. Une colonnade d'images se mettent à raconter quelque chose et forment un réseau de correspondances de sons, de mots, d'images. J'ai découvert assez tard que la Didascalienne s'appellerait Soleil. Pourtant l'image très nette que je conserve, c'est précisément qu'elle éclaire. On est dans le noir, et, tout d'un coup, elle éclaire la scène, et tout commence : on voit le « Dire ».

Daniel Danis

en collaboration avec Laure Hémain

janvier 2005



France
Culture

les Inrockuptibles
hebdo > culture, télé, société

www.colline.fr